

1. Iconoclaste. Courbet se positionne comme le premier acteur de la place Vendôme à miser sur les diamants de synthèse.

2. Start-up. La jeune griffe Gemmyo a lancé une collection baptisée Octo, réalisée avec des diamants de laboratoire.

3. Engagement. L'alliance avec solitaire signée JEM. Cette jeune griffe éthique n'utilise que de l'or recyclé et des diamants de synthèse dans ses créations.

4. Pionnier. Avec les diamants de laboratoire, Burma vise une clientèle plus haut de gamme, tout en maintenant des prix raisonnables.

5. Premium. Même stratégie pour Atelier Swarovski, qui lance des collections serties de gemmes non naturelles.



■■■ et dans l'idée de nouveau paradigme. Certes, il n'est plus le fruit du hasard, de la nature. Il devient un produit de haute technologie qui résulte de l'alliance de la magie et du génie de l'homme. Il honore la nature, sans l'abîmer», indique ainsi Dorothée Contour, fondatrice de la jeune griffe de joaillerie éthique JEM. Une combinaison qui peut séduire les milléniaux, une clientèle surinformée, technophile et sensible à l'environnement. Consciente que les ressources naturelles ne sont pas éternelles, elle refuse de cautionner les piètres conditions de travail des mineurs.

Quand on sait que même le géant De Beers s'est lancé dans l'aventure, on se dit que le diamant de synthèse n'est pas qu'un épiphénomène. Element Six, sa filiale de production de synthétiques, dispose de sa propre usine dans l'Oregon ainsi que d'une marque de joaillerie, Lightbox, qui ne propose que des bijoux sertis de gemmes de laboratoire.

Demeure l'évolution des mentalités. L'appellation en vigueur de «diamant de synthèse ou de laboratoire» est peu valorisante. Le terme «diamant de culture», plébiscité par ses adeptes et résolument plus glamour, n'est pas encore homologué sur tous les marchés et les lobbys du diamant font pression. Vent debout face à ce phénomène, ils contre-attaquent. L'année dernière, les huit plus gros producteurs mondiaux ont mis sur la table 60 millions d'euros pour promouvoir le caractère unique et réel du diamant.

Valeur sentimentale. Les experts de Bain & Company pensent que les deux entités peuvent coexister pour faire face à la demande grandissante, sans trop se cannibaliser. La production de diamants de synthèse est en effet aujourd'hui estimée entre 3 et 4 millions de carats par an. Pas de quoi affoler le marché des 160 millions de carats de diamants naturels. La

taille des diamants de synthèse ne peut pas non plus rivaliser avec les gemmes naturelles: le plus gros diamant de synthèse à ce jour pèse 9 carats – il a été serti sur une bague vendue par Courbet 450 000 euros. Un joli coup, mais on est encore loin des records détenus par le Golden Jubilee, le plus gros diamant facetté du monde, pesant 545,67 carats et estimé entre 4 et 12 millions de dollars!

Reste enfin la valeur symbolique d'une pierre datant de plusieurs milliards d'années et non fabriquée en quelques semaines par des scientifiques en blouse blanche. «Il ne faut pas oublier la valeur sentimentale d'un diamant. Entre un Picasso signé par le maître et une très belle reproduction, on préférera toujours l'original. On a encore peu de recul, mais les clients qui viennent chercher une valeur émotionnelle forte dans un bijou sont prêts à payer plus cher pour avoir un diamant naturel», conclut Pauline Laigneau, cofondatrice de Gemmyo ■